

À LA UNE

Catastrophe anticipée dans les érablières

Les propriétaires d'érablières et de boisés s'inquiètent des menaces grandissantes des insectes en provenance de l'étranger ainsi que des maladies fongiques introduites, sans parler de la venue de plantes envahissantes exotiques qui étouffent la régénération naturelle de leurs forêts.



MARTIN MÉNARD

mmenard@laterre.ca
f@menard.journaliste

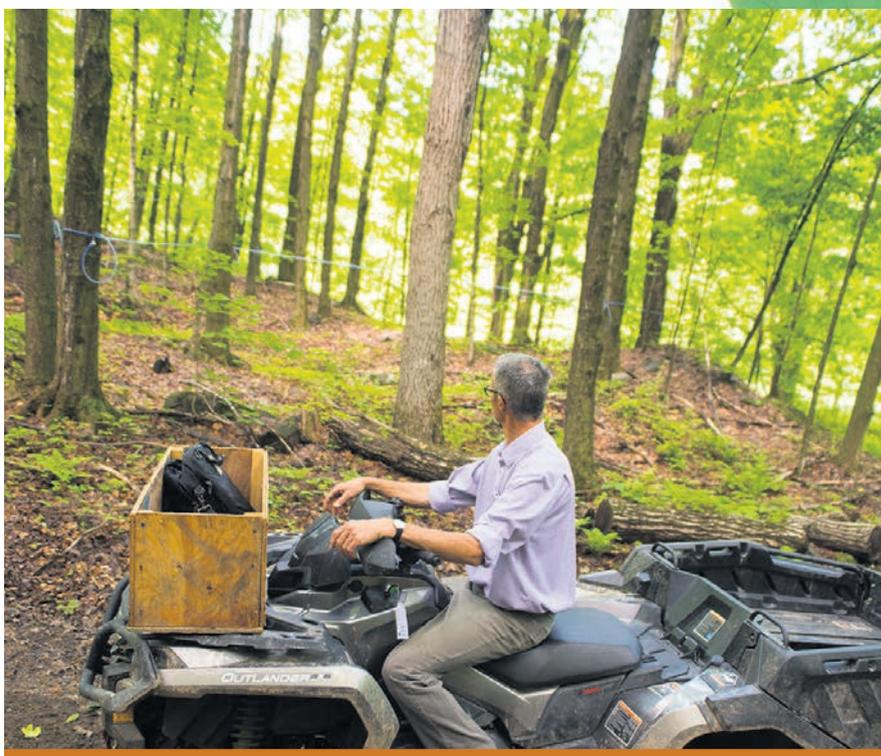
DUNHAM – En 20 ans, l'acériculteur Sylvio Morin a vu disparaître pratiquement toutes les espèces compagnes de son érablière. « Je suis vraiment inquiet pour nos érablières. Personne ne semble s'en occuper, mais les noyers cendrés meurent, les frênes meurent, les hêtres meurent, les ormes meurent. Ils étaient ici depuis des centaines d'années. C'est grave! Nous vivons une ca-tas-trophe, un drame écologique. Et avec le longicorne asiatique qui est déjà dans l'État de New York, le prochain sur la liste est-ce l'érable à sucre? » s'alarme celui qui exploite 20 000 entailles à Dunham, en Montérégie.

Cette hécatombe chez les essences d'arbres, provoquée principalement par l'arrivée de ravageurs étrangers, n'est pas le seul élément préoccupant, selon lui. L'apparition de plantes envahissantes dans son érablière (voir autre texte) amène le copropriétaire de la Ferme Acéribois à réfléchir à la vente de son entreprise.

« J'en parle à mon épouse ces temps-ci. Notre érablière vaut cher. Nous avons de gros rendements et un gros contingent. C'est peut-être le temps de vendre pendant que les arbres sont encore verts », raisonne M. Morin, qui détient une formation d'ingénieur forestier.

« C'est malheureusement la situation »

Le chercheur Christian Messier, des universités du Québec en Outaouais et à Montréal, est bien conscient des menaces qui guettent les érablières et les autres peuplements forestiers. « C'est malheureusement la situation. C'est ma crainte. Je ne veux pas être négatif, mais on fait tellement d'échanges commerciaux que les risques augmentent



« Le noyer cendré est une excellente espèce compagne, mais aujourd'hui, ils ont tous l'air d'arbres morts que mes petits-enfants ne connaîtront pas », s'attriste Sylvio Morin.

[de voir arriver de nouveaux ravageurs]. Seulement aux États-Unis, il y a 20 à 25 insectes présents qui pourraient venir ici en raison du réchauffement climatique. On risque de perdre la moitié de nos espèces forestières d'ici 50 ans », affirme-t-il.

L'érable à sucre pourrait passer dans le tordeur, craint M. Messier, spécifiant que si le longicorne asiatique arrivait au Québec, il faudrait « se préparer au pire », et donnant l'exemple du châtaignier d'Amérique. Cet arbre créait une forte activité économique aux États-Unis pour la valeur de son bois et de ses fruits. L'importation d'un champignon provenant de l'Asie dans les années 1900 a tué des milliards de châtaigniers et a fait pratiquement disparaître cette essence.

Et les sécheresses

L'autre fléau qui saute aux yeux de

Christian Messier, ce sont les sécheresses, qui devraient devenir plus régulières et plus intenses en raison des changements climatiques. « La sécheresse cause une diminution de la croissance des érables, et il y a une relation connue entre la croissance de l'arbre et la production d'eau d'érable. De plus, et je ne veux pas faire peur à tout le monde, mais en Europe de grandes sécheresses ont causé la mortalité des arbres. Ici, l'érable à sucre possède une certaine tolérance à la sécheresse, mais les érablières situées dans les sols plus sableux pourraient connaître des problèmes », anticipe le chercheur en foresterie.

Il ajoute que les hivers moins froids entraîneront des taux de sucre plus faibles dans l'eau d'érable, comme cette année, ce qui diminuera le rendement en sirop des érablières, surtout de celles situées plus au sud de la province. ■

Des monocultures d'érables à éviter

Des producteurs acéricoles coupent les arbres qui ne sont pas des érables à sucre afin d'obtenir le plus d'entailles possible, une pratique qui rend les érablières plus vulnérables face aux ravageurs et aux changements climatiques, assure le chercheur Christian Messier. Il faut plutôt travailler à l'inverse, insiste-t-il. « Plus une forêt est diversifiée, plus il y a de prédateurs naturels qui vont contrer les problèmes d'insectes et de maladies venant de l'étranger », souligne ce spécialiste des érablières pour les universités du Québec en Outaouais et à Montréal.

Les espèces compagnes ont aussi un effet bénéfique sur l'approvisionnement en eau des érables, dit le chercheur, précisant que certaines essences comme le chêne ont des racines plus profondes que l'érable à sucre, ce qui diminue la compétition. De plus, en raison du phénomène de redistribution hydraulique, le chêne, par exemple, peut puiser de l'eau profondément le jour et la rendre disponible la nuit à l'érable qui possède des racines moins profondes, explique-t-il. Si le chercheur assure qu'un

seuil de 10 % d'espèces compagnes demeure un minimum, il recommande de viser une proportion de 30 %. Pour l'acériculteur Sylvio Morin, le pH des feuilles demeure une caractéristique primordiale chez



Christian Messier

les essences compagnes. « L'érable à sucre possède une feuille qui acidifie le sol, tandis que le frêne et d'autres feuillus ont une feuille alcaline qui équilibre le pH du sol. J'ai justement une énorme régénération de frênes d'Amérique, mais ils sont condamnés [par l'agrite du frêne]. Même si je veux les garder, ils meurent tous. L'heure est grave en sacrement », lance-t-il.

Christian Messier estime qu'Ottawa devrait être beaucoup plus strict pour contrer les importations de ravageurs. « Il faut accroître la vigilance lors de l'arrivée des conteneurs. Faire comme en Nouvelle-Zélande, en inspectant les conteneurs, en les mettant en quarantaine et en les traitant par fumigation. La prévention est la meilleure arme », conclut-il.

Questionnée par *La Terre* sur les moyens réellement mis en place, l'Agence des services frontaliers du Canada s'est limitée à répondre que ses agents « sont vigilants lors de l'examen des conteneurs et des marchandises pour repérer tous types d'insectes nuisibles ». M.M. ■

Les espèces compagnes meurent au combat



La maladie corticale du hêtre est notamment provoquée par la cochenille du hêtre, introduite accidentellement près du port de Halifax en 1890.



Les noyers cendrés sont attaqués par un champignon introduit en Amérique du Nord à une date indéterminée.



Ce pin blanc a été détruit par la rouille vésiculeuse, un champignon originaire de l'Asie, qui a été observé pour la première fois au Québec en 1916.



L'agrite du frêne qui détruit les populations de frênes est originaire de l'Asie du Sud et aurait été introduit dans les années 1990.